

MARYSE CONDÉ OU L'AFRIQUE SANS VOILES DANS LA VIE SANS FARDS DE MARYSE CONDÉ

Bob Emarculin LYAMANGOYE

Université Omar Bongo (Libreville/Gabon)

ORCID iD: 0009-0003-0662-0577

lyamangoye@hotmail.com

Résumé : Dans cette autobiographie, *La vie sans fards* de Maryse Condé, nous analyserons les raisons qui emmènent l'écrivaine à opérer un long voyage en Afrique de l'ouest. Cette étude circonscrit notamment l'itinéraire diégétique de l'écrivaine qui parcourt le continent ouest-africain à la recherche de ses racines africaines pour en finir avec son assimilation. L'odyssée africaine de l'écrivaine devient de facto le lieu qui ruine l'éducation première falsifiée par ses parents considérés comme des « Grands Nègres » de la Guadeloupe. Ce récit de vie ne se borne pas uniquement à une simple quête identitaire, mais est vu aussi comme un prétexte pour révéler les complexités d'une partie du continent tant idolâtré dès le départ et vite défiguré par les conflits post-indépendances. La traversée paradoxale de cette période trouble place l'auteure au cœur de l'histoire de ces jeunes États marxistes africains et voit aussi la naissance d'une vocation, celle d'une écrivaine. L'idée générale défendue ici est de montrer comment Maryse Condé, par ce retour en Afrique, arrive finalement à concilier ses identités multiples (guadeloupéenne et africaine) et être en paix avec elle-même malgré les affres de sa vie africaine. Au-delà de ces expériences parfois douloureuses, c'est aussi le besoin de parler vrai pour ôter l'écran de fiction qui entoure sa vie.

Mots clés : Afrique, Antilles, autobiographie, identité, re-construction.

MARYSE CONDÉ OR AFRICA UNVEILED IN MARYSE CONDÉ'S LIFE WITHOUT MAKEUP

Abstract: In this autobiography, "La vie sans fards" (Life Without Makeup) by Maryse Condé, we will analyze the reasons that led the writer to undertake a long journey in West Africa. This study will particularly focus on the writer's diegetic itinerary as she travels across the West African continent in search of her African roots, seeking to break free from her assimilation. The writer's African odyssey becomes a place that undermines the falsified education she received from her parents, considered "Big Negroes" in Guadeloupe. This life story is not limited to a simple quest for identity but also serves as a pretext to reveal the complexities of a part of the continent that was initially idolized but quickly disfigured by post-independence conflicts. The paradoxical crossing of this troubled period places the author at the heart of the history of these young African Marxist states and also marks the birth of a vocation, that of a writer. The general idea defended here is to show how Maryse Condé, through her return to Africa, ultimately manages to reconcile her multiple identities (Guadeloupean and African) and be at peace with herself despite the travails of her African life. Beyond these sometimes painful experiences, it is also the need to speak the truth to remove the screen of fiction that surrounds her life.

Keywords : Africa, Caribbean, autobiography, identity, re-construction.

Introduction

Après *Le cœur à rire et à pleurer: contes vrais de mon enfance* (1999), ouvrage autobiographique où l'auteur nous livre les faits marquants de son enfance en Guadeloupe et surtout d'une enfant qui découvre le monde, Maryse Condé nous plonge cette fois-ci dans son passé trouble africain avec *La vie sans Fards* (2012). Dans ce roman aux allures de réquisitoire où elle s'est mise à nu en essayant de parler vrai, l'auteure raconte son enfance et les hasards qui l'ont menée en Afrique et à l'écriture. Elle questionne son passé afro-antillais et cherche à échapper à son assimilation prononcée en entreprenant un voyage en Afrique avec l'espoir d'exorciser le sort du « portrait du colonisé » selon l'expression d'Albert Memmi (1985). Pour elle, il s'agit avant tout de mettre fin à une hypocrisie et à un mensonge afin « de rompre l'écran des fictions, de dire la vérité, comme un aveu ou comme un défi » (Lejeune, 1996 :173). Elle l'affirme dès l'incipit de son texte : « Pourquoi faut-il que toute tentative de se raconter aboutisse à un fatras de demi-vérités? Pourquoi faut-il que les autobiographies ou les mémoires deviennent trop souvent des édifices de fantaisie d'où l'expression de la simple vérité s'estompe, puis disparaît ? » (Condé, 2012 :11) Maryse Condé avertit de prime abord parler vrai et annonce déjà son pacte de sincérité inhérent au genre autobiographique. Elle certifie : « Paraphrasant donc Jean Jacques Rousseau dans *Les Confessions*, je déclare aujourd'hui que *je veux montrer à mes semblables une femme dans toute la vérité de la nature et cette femme sera moi.* » (Condé, 2012 :12) Par ces propos, elle établit déjà un pacte de lecture avec le(s) lecteur(s) ou le narrateur et le personnage ne font qu'un par l'usage du « je ». *La vie sans fards*, récit autobiographique s'ancre dans le vraisemblable pour montrer une femme dans toute sa complexité. Les premières lignes du roman ouvrent la piste pour comprendre le projet littéraire de Condé, transposition de l'histoire de l'Afrique et celle de l'auteure. Elle investit son écriture d'une certaine valeur, celle de représenter la vérité historique.

Et pour les écrivains antillais, la fascination qu'exerce l'Afrique se confirme par l'intérêt de l'inclure dans leurs productions littéraires. Cette attirance est très présente dans la littérature antillaise car elle hante l'imaginaire de ces auteurs. De Aimé Césaire à Patrick Chamoiseau, en passant par Maryse Condé, le mythe de l'Afrique reste omniprésent dans leurs écrits. Chaque écrivain témoigne ou recherche cette part d'africanité qui est ancrée en lui. Chaque écrivain a son histoire, ses références culturelles et son environnement socio-économique. Mais Maryse Condé partage avec quelques écrivains créoles une certaine passion pour l'Afrique à laquelle elle consacra une partie de sa production littéraire. L'Afrique devenue incontournable, elle nous livre sa vie en se jouant quelquefois des convenances où elle célèbre ses nombreuses amitiés africaines avec des artistes comme Sembène Ousmane et des hommes politiques tel que Hamilcar Cabral, qui suscitent sa conscience historique. Elle y évoque aussi son charme et ses peurs. À ce sujet, nous émettons quelques hypothèses : la première est de montrer que le vécu africain permet à Maryse Condé de reconstruire son identité créole et la seconde est que l'Afrique demeure le lieu où se construit également sa vocation d'écrivaine. Quelques orientations théoriques nous permettrons d'éclaircir ces hypothèses en nous appuyant principalement sur la théorie du pacte autobiographique de Philippe Lejeune (1975 :14) considérée comme « [un] récit rétrospectif en prose qu'une personne réelle fait de sa propre existence, lorsqu'elle met l'accent sur sa vie individuelle, en particulier sur l'histoire de sa personnalité. » Une chose est sûre, chez Maryse Condé, il n'est nullement besoin de porter le voile sur sa vision de l'Afrique et de sa propre existence. De toute évidence, en matière

d'autobiographie, il y a forcément des choix quand il s'agit d'écrire une grande partie de sa vie. Il sera donc question de montrer comment le genre autobiographique est un moyen pour Maryse Condé de se dévoiler sans concession et de faire une thérapie identitaire en Afrique pour se reconstruire et à assumer enfin sa double identité (afro-antillaise).

1. L'Afrique : lieu de (re)-construction identitaire

Très jeune, à l'âge de seize ans, Marise Liliane Apolline Marcelle Boucolon, la benjamine d'une fratrie de huit enfants, issue du couple Jeanne Quidal et Auguste Boucolon, quitte sa Guadeloupe natale pour aller poursuivre ses études au Lycée Fénelon de Paris. Ces années parisiennes marquent un tournant décisif dans sa vie, elle, l'héritière des « Grands Nègres » qui découvre à travers les lectures dissimulées par ses parents un monde noir qu'ils avaient consciencieusement occulté. À Paris, elle côtoie différents milieux afro-caribéens, mais, très vite, elle se rend compte de ses liens avec l'Afrique et découvre son altérité dans cette ville tant flagornée par ses parents qui « faisaient partie de l'embryon de la petite bourgeoise et se dénommaient avec outrecuidance "Les Grands Nègres". » (Condé, 2012 :14) Cette prise de conscience révèle son mal-être existentiel ruinant au passage l'éducation héritée de ses parents.

« Je ne savais comment m'expliquer. [...] Paris n'était pas comme pour ma mère la Ville-Lumière, la capitale du monde. C'était le lieu où j'avais brutalement découvert mon altérité. À ma manière, j'y avais connu « cette expérience vécue du Noir » que relate Frantz Fanon dans *Peau noire, masques blancs*. Quand j'étais adolescente, dans le métro, l'autobus, les Parisiens commentaient vulgairement en me dévisageant sans souci d'être entendus : « Elle est mignonne, la petite négresse ! » (Condé, 2012 :241)

Ces propos de l'écrivaine nous introduisent dans son univers asthénique de l'époque et lui fait prendre conscience de sa véritable altérité. Elle devient dès lors porteuse d'un certain nombre de désillusions que l'on retrouve dans ses romans. Dans la capitale française, elle est perçue « Autre », identifiée plus par la couleur de sa peau. Ce regard ostracisant, bien que douloureux, contraste avec son éducation guadeloupéenne et installe l'écrivaine dans un certain inconfort psychologique car en proie à un certain doute sur son identité réelle. Cette crise identitaire est le résultat d'un long processus d'acculturation entamé depuis le pays natal jusqu'en France métropolitaine où elle devient consciente des écarts entre les deux pays et les deux éducations. Elle révèle : « C'était le lieu où j'avais brutalement découvert mon altérité. À ma manière, j'y avais connu « cette expérience vécue du Noir » que relate Frantz Fanon dans *Peau noire, masques blancs*. » (Condé, 2012 :241) Cette ville devient dès lors le premier lieu où se déconstruit cette éducation guadeloupéenne. En effet, c'est aussi à Paris que Marise Lilian Apolline Marcelle Boucolon « fait la connaissance de Mamadou Condé en 1958 à la Maison des Étudiants de l'Ouest Africain, » (Condé, 2012 :19) qui deviendra quelques mois plus tard son mari : « Nous nous mariâmes un matin du mois d'août 1958 par un éclatant soleil à la mairie du XVIII^e arrondissement de Paris. » (Condé, 2012 :30) Son accomplissement personnel passe par le mariage et la respectabilité sociale qui l'accompagne en devenant Madame Condé, nom de son époux guinéen. Par les liens sacrés du mariage, elle parachève sa déconstruction mentale en s'appropriant, non seulement un nom, mais également une nouvelle identité. Cette alliance symbolise déjà un premier contact onirique avec l'Afrique qu'elle découvrira quelques mois plus tard. C'est alors, très jeune mère diplômée, qu'elle

décide de poser ses valises en Côte-d'Ivoire. Jusque-là encore l'Afrique reste un simple objet littéraire découvert lors de ses études en hypokhâgne. Selon Ursula Baumgardt (1998 :249) : « Dans certains textes autobiographiques et fictionnels,[...] le voyage sert de trame à la narration, mais il structure en même temps le destin de l'individu. Les déplacements, souvent d'une amplitude très importante, obéissent cependant à d'autres raisons [...] il s'agit de voyages pour des raisons professionnelles. » Ces propos nous embarque dans la vie de Maryse Condé où le voyage est souvent l'objet d'un ordre de l'administration voire le souhait de vivre d'autres expériences. Partir chez l'auteure, c'est en quelque sorte quitter une identité antillaise et courir derrière un rêve, un passé africain fantasmé ou idéalisé. Dans *La vie sans fards*, l'Afrique est peinte sous le regard bienveillant d'une adulte qui déchire le voile des apparences où la frontière entre l'espoir et le désespoir est très mince, elle l'est autant entre la vie au pays natal et en Afrique.

Toujours est-il que dans ce roman, le voyage demeure un moyen narratif qui permet aussi d'aborder et de développer différentes thématiques liées au destin de l'auteure. Les différents événements vécus par l'auteure se construisent comme une espèce de film documentaire où chaque épisode africain est repensé. « Le voyage sert ici de moyen pour mettre en contact deux mondes, celui du colonisateur et celui du colonisé » (Baumgardt, 1998 :249), celui de l'Occident et celui de l'Afrique. Cette odyssée africaine sert d'itinéraire diégétique au travail du roman et est révélatrice du besoin vital de l'auteure de découvrir de nouvelles cultures, surtout de « renaître » à nouveau. Elle le souligne : « Je croyais que si j'abordais au continent chanté par mon poète favori, je pourrais renaître. Redevenir vierge. Tous les espoirs me seraient à nouveau permis. » (Condé, 2012 :31) Elle a la conviction que cette terre mère peut lui apporter des richesses essentielles pour sa « renaissance » afin d'enlever non seulement les oripeaux de la culture française, mais aussi de se découvrir. Comme le souligne Albert Memmi (1985 :154) : « [t]el est le drame de l'homme-produit et victime de la colonisation : Il n'arrive jamais à coïncider avec lui-même. » Effectivement, Maryse Condé a du mal à accepter son éducation guadeloupéenne falsifiée au point de vouloir s'en défaire immédiatement. Et le voyage en Afrique s'apparente alors naïvement à une quête du graal et ses premières impressions sont loin du coup de foudre espéré car l'Afrique est troublante, elle « n'éveilla aucun coup de foudre. » (Condé, 2012 : 35) À l'image de son héroïne, Véronica Mercier, de *En attendant le bonheur* (1997), qui se rend en Afrique en quête d'origines authentiques, Maryse Condé entreprend le même itinéraire, mais les premières représentations imaginaires n'ont que peu de rapports avec le réel faussant les attentes de l'expérience réelle vécue du continent. Cette idéalisation du continent africain modère l'enthousiasme du départ ; « [t]out comme Véronica Mercier, [Maryse Condé] n'a pas su anticiper les complexités de la culture africaine. Faute d'avoir trouvé l'Afrique salvatrice si convoitée, elle s'impose une solitude qui la mène [au désespoir]. » (Dorcé, 2011 :145) Cette perception du continent africain bouleverse déjà les attentes de Condé et génère en elle un sentiment d'exclusion voire d'étrangeté. La déchirure est profonde vu que l'auteure/narratrice/personnage est confrontée aux difficultés quotidiennes d'une terre qui lui est finalement étrangère. En France, l'altérité apparaît à travers sa couleur de peau toutefois en Afrique l'altérité se présente sur le plan socioculturel d'où sa solitude, sa mise à l'écart d'un monde africain hermétique, incompris.

Dans un entretien avec Clarisse Juompan-Yakam (21 mai 2015) du Magazine *Jeune Afrique*, elle affirme : « Elle m'a blessée. Mais elle m'a aussi beaucoup apporté. Elle donne

d'une main, blesse de l'autre. La fierté d'être ce que je suis, c'est l'Afrique qui me l'a apportée. Elle m'a aidée à me construire. Sans elle, j'aurais été une petite colonisée banale comme il y en a tant. ». Malgré les difficultés du quotidien, le continent africain est un allié dans la construction identitaire de Condé et lui permet véritablement de se réconcilier avec elle-même. Maryse Condé est tiraillée entre l'impossibilité de rester tel qu'elle était et la difficulté de devenir autre. Mais en même temps, elle découvre à nouveau son altérité, différente, elle l'est tout d'abord parce qu'elle est guadeloupéenne et par la façon dont elle est perçue, mais reste libre des pressions uniformisantes de la société d'accueil. « À présent, que voulait-on de moi ? Que j'adopte entièrement la culture de l'Afrique ? Ne pouvait-on m'accepter comme j'étais, avec mes bizarreries, mes cicatrices et mes tatouages ? D'ailleurs, s'intégrer se résumait-il à modifier superficiellement son apparence ? » réagit-elle. (Condé, 2012 :88) Ces propos de Condé expriment ainsi son incompréhension à comprendre l'attitude des autochtones qui veulent l'intégrer à leurs cultures au lieu de l'accepter dans son individuation. Elle représente la liberté des conventions sociales et son identification construit son statut d'étranger notamment par l'absence de références au nouveau milieu social. Autrement dit, l'auteure s'adapte tant bien que mal à ce nouvel environnement qui lui semble hostile au départ, cherchant à se construire dans un contexte difficile, mais qui finalement devient décisif dans sa révolution mentale. L'Afrique devient dès lors un lieu d'antagonisme, un lieu de contradiction permettant à Maryse Condé de poursuivre sa quête identitaire. Pour Sébastien Sacré (2011 :25), « [c]e désir de recréer un contact avec l'origine est d'autant plus important quand on considère la valeur mythique et culturelle généralement associée à la notion de terre natale. » Cette reconnaissance de la terre-mère témoigne parfois des expériences sociales faites de rupture avec le milieu social d'origine.

Dans son attitude, on perçoit que Condé entretient un rapport singulier avec son île : « L'île où j'étais née n'abritait plus que des tombes. Elle m'était défendue à tout jamais. Ce deuxième décès dénouait le dernier lien qui me rattachait à la Guadeloupe. Je n'étais pas seulement orpheline ; j'étais apatride, une SDF sans terre d'origine, ni lieu d'appartenance. » (Maryse Condé, 1999 :49) La rupture avec le milieu d'enfance, l'éloignement avec le pays natal s'accroît notamment avec le décès de ses parents. Ces trois faits marquants qui l'affecte profondément entraînent une fragmentation identitaire. Cela conduit également l'auteure à une perte des repères, à une forme d'errance d'où la quête identitaire et la revendication des racines africaines. Cette revendication des racines africaines s'explique notamment par la volonté de recréer une nouvelle identité. Lancée dans une espèce de quête de soi, cette trame narrative est vue comme un aveu motivé par son impossibilité à rester dans son espace d'origine. Comme elle relève dans un entretien avec Marie Poinot et Nicolas Treiber (2013 :182-188) : « Ces événements personnels m'ont précipitée vers une prise de position qui était celle de fuir la France et les Antilles, afin de retourner vers l'Afrique, que je voyais comme un refuge à mes problèmes personnels, mais aussi comme une terre où il était possible [...] de favoriser une renaissance. » Cette réappropriation du continent africain est vue comme un lieu de régénération éventuelle et d'espoir où tous les possibles sont permis. À l'image de son héroïne Véronica Mercier, qui subit une forte crise identitaire et désire renouer avec les racines ancestrales africaines, Maryse Condé « entreprend cette quête d'identité pour explorer l'héritage africain ancien qu'ont toujours ignoré ses parents, tout à fait assimilés à la culture française. » (Knuston, 1997 :166) Elle maintient son contact avec l'Afrique sans

aucune idéalisation et affirme : « Pour l'heure, quelque chose me retenait en Afrique. J'avais la certitude que cette terre pouvait m'offrir des richesses essentielles. Lesquels ? » (Condé, 2012 :136) Elle semble hantée par ce continent qui sera la matrice de ses livres au point de ne pas vouloir couper le cordon ombilical espérant enfin l'apprivoiser et le comprendre. Et pour cela, certaines étapes sont primordiales puisque c'est sous l'impulsion de Sékou kaba, ami du couple, que Maryse Condé obtient son passeport guinéen. Cet évènement décisif marque un tournant dans la trajectoire identitaire de l'écrivaine et scelle la rupture avec la France. Alors, la « réappropriation matérielle » du continent sonne comme un déni de citoyenneté française.

« Brandissant mon livret de famille tout neuf, je demandai un passeport guinéen. Là-dessus, aucune ambiguïté : ce ne fut pas une décision politique, un geste de foi militante. Il est certain que j'abandonnai ma nationalité française avec une réelle joie. Mais pour moi, je manifestais avant tout ma liberté. Cette réappropriation matérielle de l'Afrique me prouvait qu'allant plus loin que le chef de file de la négritude, mon maître à penser, je commençais à m'assumer. » (Condé, 2012 :58)

Dans cette perspective, le geste symbolique d'abandon de la nationalité française est révélateur de son désir de se reconstruire et d'appartenir aussi à la communauté africaine. Cette identification sociale détermine la volonté de l'auteur/narrateur/personnage à rompre avec son passé pour s'installer durablement dans le présent. Mais, parfois, les mutations sociales de ces régions assombrissent le quotidien de Condé qui reste malgré les écueils fidèle à ce continent tant idolâtré et affirme dans un entretien accordé à Marie-Clothilde Jacquay (1984 :22) : « Je n'ai jamais commis l'erreur de penser que l'Afrique était ma terre natale. J'aurais aimé que l'Afrique devienne une mère adoptive, mais elle ne peut être une mère naturelle. Les Antilles sont ma mère naturelle et c'est avec elles que j'ai des comptes à régler, comme toute fille avec sa mère [...] ». Cette prise de conscience nous révèle le tiraillement de l'auteur qui plonge dans « une crise ontologique et épistémologique en ce qu'elle cherche à comprendre son « erreur » : « cette tragique erreur que je ne pouvais pas ne pas commettre, étant ce que je suis. » (Fernandes, 2007 :144) Cette vision de l'Afrique va considérablement modifier la personnalité de l'auteur et remettre en question toute l'éducation première. Finalement, la construction identitaire demeure une des préoccupations essentielles de Condé, obsédée à faire une thérapie en Afrique noire par la quête de sa « véritable identité ». Et au moment de quitter ce continent où elle n'a finalement pas pu s'intégrer entièrement car ne parlant aucune langue locale, elle devient mélancolique et nostalgique :

« Pourquoi pleurais-je ? Parce que je quittais cette infortunée terre à laquelle je m'étais attachée et vers laquelle je ne devais jamais revenir, je le sentais.[...] J'y avais perdu des amis très chers. J'étais en passe de devenir un être humain fort différent de celui que j'avais été. C'en était radicalement fini de l'héritière des Grands Nègres. » (Condé, 2012 :146-147)

Ce départ douloureux prouve que l'écrivaine est restée tout de même fidèle à ce continent porteur de richesses parfois insoupçonnées ou elle a pu s'extirper de l'enferment mental juvénile. Cette fois-ci, c'est en Afrique qu'elle prend véritablement conscience de sa véritable identité : ni celle européenne, ni celle africaine, mais une identité multiple.

Ces années africaines formatent définitivement son être et lui permettent de se redécouvrir. Comme le souligne Janet M. Paterson (2004 :161) : « Le regard chronologique porté sur le passé et, plus précisément, le récit de ce passé mettent en lumière un processus de déconstruction identitaire. » En définitive, cette rétrospective biographique, il est certain, brise les chaînes du colonisateur et se révèle à la fois comme un lieu de déconstruction et de reconstruction de son être. N'étant pas attachée uniquement à l'Afrique, Maryse Condé prend conscience de ses identités multiples issues de l'Afrique mais aussi de la Guadeloupe, son pays natal.

2. Maryse Condé entre mémoire et histoire politique africaine

Dans les années 1950 à 60, certains États ouest-africains accèdent à l'indépendance faisant naître chez leurs concitoyens de nombreuses attentes. Ces liesses populaires atteignent quasiment toutes les couches sociales. Cette euphorie des indépendances se passe sous le regard enchanté de Maryse Condé qui garde en mémoire un souvenir intact de cette période guinéenne alliant charme et fascination. Elle affirme dans un entretien accordé à Françoise Pfaff (1993 :20) :

« En Guinée, c'est d'abord la beauté des gens qui m'a frappée. Il y avait les descendants, le souvenir de l'empire du Mali que je découvrais[...] Il y avait la découverte extraordinaire d'une culture et d'une civilisation qui m'ont enthousiasmée comme plus tard le Mali. En plus, c'était l'époque de la révolution. C'était unique ! J'ai connu en ces années-là un moment privilégié et je suis tombée amoureuse du pays. »

Elle est émerveillée par cette époque post-indépendance exceptionnelle d'une Guinée en plein essor vers le marxiste révolutionnaire. Ce pays lui est apparu tellement extraordinaire qu'elle demeure parfois le témoin de ses bouleversements politiques. Mais, très vite, les nuages noirs s'amoncellent sur ces indépendances faisant craindre des dérives autocratiques dans certains États nouvellement indépendants. Selon Émeline Pierre (2008 :47), « [p]our elle, évoquer l'Afrique, c'est se réapproprier son histoire et adopter une attitude révolutionnaire. » Elle vit ces changements qui touchent la société ouest-africaine de l'intérieur et acquiert une connaissance quasi totale de ces bouleversements politiques. Parfois elle en subit le poids plus cruellement car la symbolisation de l'Afrique a produit des attentes élevées vite dissipées par les pesanteurs des nouveaux leaders. Cette remémoration de l'histoire africaine est relatée dans *Heremakhonon* : « Bien qu'elle se défende que son premier roman *Heremakhonon* [...] soit une œuvre autobiographique, il n'est pas interdit, en recoupant sa propre trajectoire et celle de son héroïne Véronica, de trouver des similitudes entre les deux femmes. » (Chamoiseau & Confiant, 1999 :202) Ces similitudes, en effet, se révèlent notamment dans la trajectoire des deux femmes qui opèrent quasiment les mêmes choix de vie et atterrissent toutes deux dans la Guinée marxiste de Sékou Touré. Dans ce cadre, «*Heremakhonon* est aussi par endroits un texte historique et sociologique : il témoigne de l'Afrique de la post-indépendance et du fourvoiement de ses élites.» (Chamoiseau & Confiant, 1999 :203) La rencontre avec le guide suprême de la révolution guinéenne est également relatée dans ses écrits. C'est ainsi que lors d'un concert privé à la présidence guinéenne, Maryse Condé fait la connaissance de Sékou Touré : « Ainsi vous venez de la Guadeloupe ! Vous êtes donc une petite sœur que l'Afrique avait perdue et qu'elle retrouve. » (Condé, 2012 :76) Elle a « rapporté cette

conversation dans *Heremakhonon* quand le dictateur Malmwana entre dans la classe de Véronica et s'entretient avec elle. » (Condé, 2012 :76) Ce contact avec le milieu politique communiste africain permet à Maryse Condé d'être un témoin clé de la révolution guinéenne. La Guinée de Sékou Touré, dont les slogans marxistes deviennent très vite des mirages, dissipe l'espérance née de l'indépendance pour faire naître un régime totalitaire voire tyrannique. L'œuvre de l'écrivaine guadeloupéenne remémore ces références en terre africaine notamment certains moments historiques de cette partie du continent. Elle affirme : « L'Afrique était une complexe construction autarcique qu'il fallait accepter en bloc avec ses laideurs et ses trouvailles de splendeur. Accepter et même chérir. » (Condé, 2012 :192). Tous les moyens sont offerts pour combiner le vécu personnel et collectif par l'assemblage des souvenirs. La traversée des temps exorcise en quelque sorte les échecs du temps passé où Condé semble hantée par cette époque, particulièrement les événements qui ont secoué ces jeunes nations africaines. La transcription de la vie politique africaine se lit de temps à autre dans les tragédies des pays comme la Guinée Conakry, le Ghana, etc. Dans cette Guinée, la grève des élèves du collège de Bellevue, par solidarité aux autres établissements du pays suite à l'arrestation de Djibril Tamsir Niane et d'autres responsables syndicalistes, se transforme en une véritable barbarie.

« Les militaires sautèrent à terre et sans avertissements, sans sommations préalables, se jetèrent sur les jeunes filles. Terrifiées, elles tentèrent de s'enfuir dans tous les sens, mais les soldats les rattrapèrent, les jetèrent à terre, s'acharnant sur elles à coups de crosse de fusil. Je n'avais jamais été témoin d'un spectacle d'une pareille sauvagerie. J'ai dépeint ces scènes dans *Heremakhonon*, mais j'ai fait de Birame III, le héros des élèves arrêtés, le favori du professeur Véronica. » (Condé, 2012 :107)

Cette purge « stalinienne » racontée par l'auteure préfigure déjà le destin funeste du régime de Sékou Touré. Du président adulé au despote devenu, son régime sombre dans la plus atroce des barbaries. Les slogans dithyrambiques font place à la paranoïa à travers tout le pays. Et en Guinée, « les auteurs de la révolution deviennent peu à peu les fossoyeurs » (Condé, 2012 :111) et « le premier crime organisé sur une grande échelle par le régime de Sékou Touré [...] fut une véritable purge qui tenta d'abord d'éliminer l'ennemi peul, mais s'attaqua aussi à tous les patriotes. Des lycéens furent tués, d'autres emprisonnés de longs mois. » (Condé, 2012 :108) Elle raconte cette désillusion qui voit l'émergence de la dictature de Sékou Touré et dénonce tout autant, sinon plus, l'autoritarisme des leaders communistes africains qui peinent à transformer leur nation. Témoin omnipotent des soubresauts de cette région du continent africain et consciente de son changement d'attitude vis-à-vis du régime de Sékou Touré, l'auteure est ici considérée comme un passeur de mémoire de l'histoire vécue et témoigne de la fragilité de ces nouveaux États encore sous le joug du colonisateur. Sinon, ces nouvelles nations restent encore fragiles voire fragmentées. Maryse Condé se propose ainsi de construire un récit intelligible qui contraste parfois avec certaines œuvres autobiographiques mêlant un enchaînement d'événements qui émanent de son vécu en terre africaine pour les faire ressusciter autrement. La nostalgie du temps passé prend des formes très variées, l'époque glorieuse des indépendances fait place au désenchantement né des dérives dictatoriales des nouveaux princes tropicaux. Ces jubilations indépendantistes, bien que de courte durée, laissent entrevoir la face obscure des régimes en place qui sombrent parfois dans

des conflits sanglants voire génocidaires. L'auteure dépouille ainsi les archives communistes et entreprend une véritable odyssée politique ouest-africaine, « [d]es artistes, des hommes politiques qui éveillent sa conscience historique. » (Treiber, 2012 :166) Mais *La vie sans fards* ne foisonne pas que d'éléments politiques tragiques, il exploite également cette alliance harmonieuse, et parfois féconde, de sa relation à l'Afrique. Souvent, dans le roman à la première personne, le narrateur a de son sujet une connaissance totale, mais il le dévoile par étapes, et non d'emblée. C'est le cas de Maryse Condé qui parcourt les civilisations ouest-africaines pour évoquer le déroulement des événements supposés réels. Avec la référence aux grands hommes qui ont fait l'histoire de l'Afrique comme le roi Gbéhazin, figure tutélaire de l'histoire coloniale béninoise :

« Louis, authentique prince béninois, descendant direct du roi Gbéhazin, grand résistant à la colonisation française. [...] À ma surprise il s'imposa à moi des années plus tard et me conduisit à écrire mon roman *Les derniers Rois mages*. J'imaginai à son exil à la Martinique, les railleries des gens : « un roi africain ? Ka sa yé sa ? » (Condé, 2012 : 69)

L'histoire du Roi Dahomey déporté en Martinique est relatée dans l'un de ses romans, montrant tout l'intérêt de faire revivre les événements de ce continent. De la Guinée au Ghana, elle découvre une terre-mère défigurée par les conflits et fait par la même occasion la connaissance des leaders marxistes de l'époque. Dans son entretien avec Françoise Pfaff, elle témoigne : « Très vite j'ai fait la connaissance de gens qui étaient des militants marxistes et qui m'ont donné des livres à lire. À cause d'eux, je suis passée d'une sorte de rêvasserie politique à une vraie conscience politique, à une foi marxiste assez profonde. » (1993 : 21) Ces amitiés marxistes confèrent à Maryse Condé une véritable prise de conscience politique dans une Afrique en proie aux soubresauts des idéologies communistes empruntées souvent à l'Occident. Elle y vit l'une des histoires politiques africaines la plus féconde avec les amitiés nouées de l'époque où les récits sont recouverts des références à l'histoire chaotique de ces communautés.

« Les meilleurs amis du couple étaient deux personnages politiques de premier plan : Mario de Andrade, un des leaders du MPLA¹ [...], compagnon d'Agostino Neto qui fut le premier président après l'indépendance et son inséparable compagnon, Hamilcar Cabral, fondateur avec son frère Luis du PAIGC² [...]. À chacun de leurs séjours à Conakry, malgré des emplois du temps chargés de réunions avec Sékou Touré et ses ministres, [...] ils trouvaient le temps de venir partager un repas nécessairement frugal, vu la sévérité des pénuries. » (Condé, 2011: 87)

Cette parenthèse prouve à quel point l'auteure a été le témoin de cette époque tumultueuse post-indépendance où elle entreprend une plongée dans l'histoire troublante de ces États. Elle traverse leurs cultures en côtoyant les révolutionnaires d'hier et les futurs hommes forts de leur pays comme Nicéphore Soglo : « Nous fûmes invités à dîner un soir chez Mme Vieyra.[...] Je me rappelle que le dîner se termina par une bruyante joute verbale avec un Béninois nommé Soglo qui devait devenir président de la République de son pays. » (Condé, 2012 :148) Chez Condé, les épisodes africains n'obéissent pas

¹ Mouvement pour la Libération de l'Angola.

² Parti pour l'indépendance de la Guinée-Bissau et des îles du Cap-Vert.

automatiquement à une succession chronologique rigide, mais se focalisent exclusivement sur des expériences individuelles : rapport de l'auteure à l'histoire vécue. Plusieurs auteurs africains de cette époque à l'instar de Ahmadou Kourouma, avec *Les Soleils des indépendances* (1970), fustigent le miroir des indépendances.

Pour Charles-Olivier Stiker-Metral (2014 :20): « Les écrits personnels impliquent enfin un rapport à la conscience historique. S'il arrive que certains écrits autobiographiques soient relativement déshistoricisés. » L'auteure se livre à un découpage rigide peu importe comment chaque extrait est vécu ; elle essaie de créer sa propre légitimité en y évoquant la famille des intellectuels et révolutionnaires africains nourris par l'idéologie communiste en Guinée Conakry et au Ghana de Kwame Nkrumah. Pour Obed Nkuzimana (2011 :198) : « C'est cet univers rebutant et fabuleux, aussi maudit que mythique, à la fois méprisé et en quelque sorte idéalisé, qui est évoqué. » Car au sortir des indépendances africaines, des nombreux États cherchent encore à affirmer leur identité nationale et à construire leurs propres modèles institutionnels avec des propos souvent lénifiants. Le socialisme et le panafricanisme de Kwame Nkrumah y sont abordés sans fards. L'acte narratif est alors vu comme remémoration d'un passé individuel ou parfois comme parcours d'une histoire collective. Elle raconte souvent avec dérision ce monde qu'elle parcourt depuis plus d'une quinzaine d'années, mais toujours plein de curiosité et de surprise.

Maryse Condé garde, bien des années plus tard, des souvenirs intacts le jour de son arrestation au Ghana pour soi-disant concussion avec l'ennemi guinéen lors du coup d'état qui porte au pouvoir le Colonel Kotoka et le Lieutenant général Afrifa : « Au nom du gouvernement provisoire de la république du Ghana, je vous arrête ! [...] il fit signe à ses acolytes qui, vite fait, bien fait, me menottèrent, m'entravèrent les deux jambes et me traînèrent sans ménagement vers le fourgon. » (Condé, 2012 :217) Cet événement traumatisant, qui marque psychologiquement Maryse Condé, se lit dans certains de ses romans. Elle l'explique : « Dans plusieurs de mes romans, de *Heremakhonon* à *En attendant la montée des eaux*, un de mes personnages effectue un trajet en fourgon cellulaire. En effet, pareil souvenir est inoubliable. Il me hante encore. » (Condé, 2012 :217) Elle sort de cet épisode meurtri à vie au point d'en relater les moindres détails dans sa production littéraire cherchant parfois à exorciser les vieux démons et principalement les souvenirs qui l'obsèdent encore. Cette tranche de vie justifie le trauma vécu par l'auteure et les absurdités de certains régimes après les indépendances. Elle se refuse à offrir une vision réconfortante.

3. L'Afrique comme lieu de naissance d'une écrivaine

En Afrique où elle tente de reconstruire son identité, l'écrivaine cherche à revendiquer une appartenance unique et authentique et revient sans dissimulations sur les moments phares de son existence. L'Afrique ne représente pas seulement ce continent qui lui apporte des ressources infinies, mais est perçu comme une muse qui sera la source de son inspiration. Auteure d'une œuvre prolifique, Maryse Condé se nourrit de sa vaste expérience en terre africaine qui s'élabore dans des directions foisonnantes de sa connaissance du continent. Elle ne le savait pas encore, mais les paroles de sa compatriote Yolande sonnent comme une prophétie : « Je vous vois bien écrivant des romans.[...] Vous avez d'incontestables talents de conteuse. Par exemple quand vous décrivez votre enfance dans votre famille de Grands Nègres. » (Condé, 2012 :113) Cette métaphore rend compte

du génie créateur de l'auteur, mais aussi du rôle que va lui assigner la littérature : celui de conteur, de passeur de mémoire dans la culture antillaise. Pourtant, « durant ces année-là, l'éventualité d'écrire ne [l]'effleurait même pas. » (Condé, 2012 :113) Mais bien des années plus tard, cette prophétie se réalise quoi que tardivement à l'âge de quarante-deux ans. Ce récit de vie, en effet, vise à interroger son passé africain avec cette période trouble des années 1960 considérée comme décisive dans la construction de son identité personnelle et littéraire, avec cette vocation qui s'affirme peu à peu au fil du temps. Car sa naissance tardive à l'écriture s'explique essentiellement par son quotidien douloureux et sa vie de mère, à la quête parfois d'un bonheur féminin fugace. Il s'agit d'une mère aux prises avec les accrocs de la vie et confrontée à ce choix difficile qui est celui d'être mère ou exister pour soi seule. Ce passage joue un rôle crucial car il met en valeur les préoccupations matérielles de l'auteure et explique les raisons qui l'ont conduite à écrire assez tardivement. Cette précision permet d'entrevoir aussi le rôle de mère, de la femme *poto mitan* de la famille qui privilégie d'abord le bien-être de ses enfants au détriment d'une carrière qui lui tend les bras. Sur ce point, elle s'est mise à expliquer :

« La principale raison qui explique que j'avais tant tardé à écrire, c'est que j'étais occupée à vivre douloureusement que je n'avais pas de loisir pour rien d'autre. En fait, je n'ai commencé à écrire que lorsque j'ai eu moins de problèmes et que j'ai pu troquer des drames de papier contre de vrais drames. » (Condé, 2012 :14)

Cette allusion à son quotidien douloureux prouve les difficultés rencontrées par l'écrivaine au cours de son séjour en terre africaine où il lui était quasiment impossible de se réaliser littérairement. Son quotidien africain est loin d'être une panacée, les tranches de vie africaines traumatiques expliquent les raisons apathiques de son destin d'écrivain. Cette plongée dans la destinée de Condé est un véritable pacte autobiographique qui la lie à ses lecteurs rendant hommage aussi à cette femme, cette mère qui se bat chaque jour pour ses enfants. Parfois, subtilement, l'auteure nous fait voyager dans différentes cultures évoquant dans « ce roman- témoignage » les tranches de vie où elle s'investit corps et âme auprès de ses enfants. Une famille qui sera aussi au cœur de son projet littéraire, avec ces années où il lui était difficile de concilier son rôle de mère et d'épouse. Comme elle l'explique :

« J'aurais voulu conférer à ces moments une forme de vie que le temps ne pourrait pas détruire. Comment y parvenir ? Je ne le savais pas. Je crois que ce fut là une première tentation d'écrire. Pourtant je ne compris pas qu'il fallait tenter de mettre sur papier ces impressions, ces sensations. Cela demeure une expérience inexplicable et quasi mystique. » (Condé, 2012 :211)

Le projet fondamental de Maryse Condé est celui de marquer son époque au fer rouge de l'esclavage pour en faire quelque chose d'intemporel, d'original que l'on peut retrouver dans ses œuvres. Et ces premiers balbutiements en tant qu'écrivaine se manifestent de façon métaphysique, expérience qu'elle qualifie de « quasi mystique » qu'il est difficile à expliquer.

Dès lors, l'Afrique devient un réservoir inépuisable de sa production littéraire où l'histoire des civilisations africaines y est relatée « sans fards » ; elle revient incessamment

sur les grands moments fards qui définissent sa vie et des coïncidences qui l'ont guidée à devenir écrivaine.

« *La vie sans fards*, [...], c'est aussi une tentative de décrire la naissance d'une vocation mystérieuse qui est celle de l'écrivain ; Est-ce vraiment un métier ? Y gagne-t-on sa vie ? Pourquoi inventer des existences, pourquoi inventer des personnages sans rapport direct avec la réalité ? Une existence ne pèse-t-elle pas d'un poids déjà trop lourd sur les épaules de celui ou celle qui la subit ? » (Condé, 2012)

Ces interrogations montrent le cheminement de l'écrivaine qui s'interroge sur son métier et les conséquences qui en découlent. Il est certain que Maryse Condé vit de son art et est amenée à se dévoiler car le récit doit embrasser sa vie tout entière et procéder, d'une manière ou d'une autre, à une forme de synthèse. Par sa narration, elle concourt à la mise en valeur du « parler-vrai » et témoigne souvent d'éléments véridiques africains. Ce besoin viscéral de figuration de l'Afrique et cette rétrospective de la parenthèse africaine dans le parcours de Condé lui permet aussi de garder le fil conducteur entre les Antilles et le continent africain. Car aux Antilles, l'ancêtre africain, après l'esclavage, qui avait une expérience directe avec l'Afrique est mort et « le souvenir de la terre originelle s'est lentement éteint » (Sacré, 2011 :31) avec lui aussi. Et

« les seuls liens ou souvenirs de l'Afrique ancestrale ont ainsi été remplacés par les histoires racontées, si bien que cette Afrique originelle s'est perdue dans le temps et dans les mémoires. Cet état de fait explique la présence dans les romans de personnages ayant connu l'Afrique et qui, par simple fait, sont décrits comme des personnages exceptionnels au savoir précieux. » (Sacré, 2011 :31)

En l'occurrence, chez Maryse Condé, l'existence des personnages africains présents dans ces romans suffisent à faire renaître l'ancêtre africain et marque une empreinte indélébile avec ce continent. Elle tente de faire revivre ce passé africanisé avec la théorie de la racine unique tant cher à Aimé Césaire, pour qui le retour vers l'Afrique est indispensable au peuple caribéen. C'est ainsi que les écrits de l'écrivaine se muent en une véritable évocation en apparence historique de son existence. Il devient le continent de tous les possibles où la population semble « attendre le bonheur » après les indépendances. Comme elle le souligne :

« J'ai souvent raconté comment m'est venu le titre de mon premier roman, largement inspiré par ma vie en Guinée. *Heremakhonon*, expression malinké qui signifie « Attends le bonheur ». C'était le nom du magasin d'État situé dans le quartier de Boulbinet. Il était toujours vide. Toutes les réponses des vendeuses commençaient par « demain », comme un espoir jamais réalisé. » (Condé, 2012 :73)

À l'orée des indépendances, ces jeunes nations sont confrontées aux réalités et contradictions politiques illustrant ainsi le désarroi des populations qui ont cru à la décolonisation des mentalités et au processus d'émancipation. À l'image de la Guinée révolutionnaire, les espoirs nés de l'indépendance virent où le moindre espoir se transforme en un mirage. Elle le justifie : « Au moment où j'ai choisi « *Heremakhonon* » comme titre c'était simplement, pour moi, un nom qui symbolisait toutes les illusions des

nouveaux États.» (Pfaff (1993 :62) La seule évocation de ce nom suffit à comprendre le destin chaotique de ces jeunes nations nationalistes qui peinent parfois à trouver le juste milieu avec des idéologies calquées sur les modèles occidentaux. Maryse Condé a conscience du destin funeste que prendront ces nations et leur jeune leader. Par conséquent, c'est une Afrique nouvellement indépendante qui cristallise l'attention de l'auteure où se lit parfois le drame de ces nations africaines. Le miroir des indépendances qui promet le bonheur pour tous s'est brisé abandonnant la population à son triste sort. Les lendemains meilleurs alors s'effritent comme peau de chagrin laissant entrevoir des indépendances factices où la main noire de l'Occident reste tapie dans l'ombre. Ces événements marquent la trajectoire de l'auteure pour qui l'Afrique reste un puits d'informations inépuisables et diverses. Avec ce récit mémoriel, elle ne manque pas d'absences référentielles. Elle l'atteste : « Aussi récemment que l'année 2010, quand j'écrivais mon dernier roman *En attendant la montée des eaux*, je ne puis m'empêcher de faire vivre Babakar, un de mes héros, à Abidjan. [...] C'était ma manière d'exprimer mon chagrin et mes regrets de ce qu'elle était devenue.» (Condé, 2012 :53) Maryse Condé a besoin, pour la trame narrative de ses romans, d'un personnage privilégié qui lui permette de rapporter des moments clés de ce cycle. Elle y consacre une partie de son œuvre. Le souvenir de cet enfant parle encore en elle au point de le faire ressusciter bien des années plus tard. Ces réminiscences parfois lancinantes montrent également le côté maternalisant de Maryse Condé qui souffre psychologiquement de ce conflit ivoiro-ivoirien au point d'en relater les moindres détails.

D'autres références s'interposent également pour rapprocher l'auteur de cette parenthèse africaine où elle s'est mise à relater, dans son roman, un événement vécu à Abidjan : « Des milliers d'insectes et d'oiseaux menaient grand bruit. Un de mes romans, *Célanire, cou-coupé*, est largement inspiré par mes premières impressions de la Côte-d'Ivoire. Comme son héroïne, Célanire, je frissonnais d'une angoisse irraisonnée qui en même temps ne manquait pas de saveur. » (Condé, 2012 :39) Elle intègre de façon subtile et pointue des périodes privilégiés qui reviennent continuellement dans ses fictions. L'intention mémorielle de ces souvenirs révèle le souhait de faire exister certains récits dans le récit. Et les premiers pas sur le sol ivoirien sonnent comme un désaveu pour l'auteur où il ne s'opère aucun charme, aucune attirance contrairement à son séjour ghanéen, avec cette expérience enrichissante. Car « [c]'est au Ghana [qu'elle a] commencé à réfléchir plus profondément sur l'Afrique, sa réalité et ses mythes, le devenir et les problèmes du socialisme. » (Pfaff,1993 :27) Cette réflexion sur le Ghana évoque ce lieu de mémoire où elle va matérialiser non seulement son choix sur ses futures productions romanesques, mais aussi sa connaissance du socialisme africain. L'écriture devient dès lors, chez Maryse Condé, un moyen de cheminer dans sa propre histoire et laisser une trace de son passé. Cette reconstruction de sa vie entend sauver le passé et le faire revivre en faisant un véritable travail d'assemblage inlassable des lignes de force de sa vie. Comme le souligne Josias Semujanga (2024 : 165) :

« Son récit retrace une vie ponctuée de rencontres et de choix aux conséquences bien souvent douloureuses. Elle y raconte sa quête d'une nouvelle identité, ses pérégrinations culturelles, ses influences cosmopolites et, surtout, son désir de liberté qui l'a souvent amenée à couper avec un milieu devenu toxique : elle a rompu, par exemple avec ses sœurs ou ses amants, devenus un fardeau trop lourd pour son épanouissement. »

Ces propos témoignent de l'existence parfois douloureuse et chaotique de l'écrivaine qui doit faire des choix importants pour s'épanouir. Et cette décision passe par des ruptures affectives et, le plus souvent, avec les milieux africains habités. Elle nous invite à vivre donc la dure existence de ces épisodes africains perçus comme un moyen de travailler son identité. Sinon, c'est au cours de ces années, appuyées par les blessures politique et historique, qu'elle apprend à comprendre les civilisations et cultures africaines pour construire son œuvre en tant qu'écrivaine.

« Voici peut-être le plus universel de mes livres. Il ne s'agit pas seulement d'une Guadeloupéenne tentant de découvrir son identité en Afrique ou de la naissance longue et douloureuse d'une vocation d'écrivain chez un être apparemment peu disposé à le devenir. » (Condé, 2012 : 4^e de couverture)

Son itinéraire d'écrivaine s'abreuve également à plusieurs sources et compte des écrivains qui ont éveillé sa conscience littéraire comme Césaire, Léopold Sédar Senghor, en passant par Frantz Fanon pour qui elle se sent le plus proche. Ces différentes influences littéraires se dévoilent au fur et à mesure de ses lectures et au gré de son séjour en terre sénégalaise. Maryse Condé fait la connaissance de Roger Dorsinville avec qui elle se lie d'amitié, ancien ambassadeur d'Haïti au Libéria, qui avait demandé, après la chute des Duvalier, l'asile au Sénégal: « Roger fut le père que je n'avais pas eu en quelque sorte. Quelle que soit l'heure à laquelle j'arrivais chez lui, je le trouvais derrière sa machine à écrire à noircir des pages et des pages. Je m'émerveillais de cette rage d'écrire qui bientôt, je ne le savais pas encore, allait me posséder moi-même. » (Condé, 2012 :134) Son amitié avec Roger Dorsinville, au-delà de l'admiration réciproque qui s'échappait de leur relation, elle déborde d'envie de noircir aussi les pages. Cette rencontre assez féconde renforce en quelque sorte la volonté de Condé de devenir écrivaine.

Au final, ce voyage en Afrique sonne comme une thérapie qui l'éloignerait des affres de son pays d'origine pour se frayer son propre chemin, sur le continent de ses ancêtres où elle a la possibilité de faire son auto-analyse sur sa condition existentielle et de se frayer son chemin. Même si la passion de l'écriture remonte dans sa plus tendre enfance comme elle le raconte dans son récit de souvenirs, *Le cœur à rire et à pleurer : contes vrais de mon enfance*, elle se concrétise réellement à l'âge adulte. Sinon, c'est encore véritablement au Ghana, « lors de ce second séjour si décevant, qu' [elle s'est] mise à écrire de façon quasi professionnelle, sans pour autant nourrir l'espoir fou d'être un jour publiée. » (Condé, 2012 :248). Dans *La vie sans fards*,

« [e]lle invite par petites touches à entrer dans la fabrique de son écriture en livrant quelques clés emprunts à sa propre histoire, notamment dans son premier roman, *Heremakhonon* [...], inspiré de son expérience en Guinée. [...] *La vie sans fards* conte la naissance d'une grande écrivaine. [...] Car peu à peu Maryse Condé sentira bouillonner en elle la nécessité d'écrire. » (Treiber, 2012 :166)

L'Afrique devient pour ainsi dire l'élément déclencheur d'une passion longtemps confinée et bouillonnante. Elle a apporté à ses romans les éléments de son épopée de la première décennie des indépendances africaines.

« L'écriture représente une manière essentielle de « libérer le refoulé », de renouer avec des blessures passées, pour mieux les dépasser. C'est aussi une manière de tenir symboliquement les deux bouts de la trajectoire vécue par-delà les épisodes qui séparent en unifiant et en donnant cohérence à une certaine image de sa vie [...]. L'écriture constitue donc un mécanisme complexe de reconstruction de soi, de reconstruction identitaire via la réappropriation des origines. » (Plasse Bouteyre, 2006)

Pour Maryse Condé, l'écriture de soi est perçue comme un exutoire qui la réconcilie avec elle-même et son milieu d'origine. Sa rencontre à Kaolack, au Sénégal, avec Richard Philcox, qui deviendra son époux et traducteur de ses romans, est décisive. Il est désormais au cœur du projet littéraire de Condé qui lui rend aussi hommage, cet homme de force, ce mari qui lui a tout concédé afin qu'elle puisse finalement se réaliser. Selon ses propres propos : « Il m'aiderait à me séparer en douceur de mes enfants le temps de reprendre mes études. Surtout, grâce à lui, je commencerais ma carrière d'écrivain. L'Afrique enfin domptée se métamorphoserait et se coulerait, soumise, dans les replis de mon imaginaire. Elle ne serait plus que la matière de nombreuses fictions. » (Condé, 2012 :285) Cette union la libère du poids de son quotidien de mère, de ses attentes et l'orienté désormais vers son éclosion d'écrivaine. Dorénavant une collaboration littéraire s'installe entre les deux où chacun joue un rôle bien précis. Ce roman semble investi d'une fonction testimonial car elle a participé à certains événements historiques de cette période. L'écriture devient dès lors un acte explicite où l'auteure/narrateur/personnage dévoile ses défauts et qualités dans un esprit de vérité en faisant une rétrospective de sa vie passée. Elle semble acclimater ses écrits à l'attente du lecteur.

Conclusion

Écrire l'Afrique, douce ou amère, Maryse Condé la retrouve intacte bien des années plus tard et elle parle encore en elle, enchantée ou encombrante, servant de référent à son roman autobiographique, *La vie sans fards*. L'auto-analyse de sa vie africaine ramène l'écrivaine à son passé à la fois individuel et historique, et lui fait prendre conscience de sa double condition identitaire. Chez elle, l'histoire personnelle est le motif principal qui lui permet de s'exprimer et de mieux saisir son identité. Si bien que l'écriture autobiographique devient dès lors une écriture de « dévoilement » de vérités souvent tues en lui investissant une certaine valeur : celle de représenter la vérité historique. Au-delà de cette quête identitaire se dévoile également le cri d'une femme, d'une mère qui essaie d'échapper à un destin funeste : « Personne ne pouvait deviner combien j'étais malheureuse, au point souvent de souhaiter la mort. » (Maryse Condé, 2012 :70) Ce roman est avant tout un moyen de déconstruire de nombreux stéréotypes sur sa vie, une sorte de carnet intime. Elle décrit une blessure d'amour laissée par sa rencontre avec « l'Afrique mère » en tentant de reconstruire le passé par un alliage entre l'autobiographie et le roman. C'est aussi une remise en question permanente entre le désir de changer les choses et la déception. *La vie sans fards* montre comment l'Afrique affecte l'auteure et forge également son identité d'écrivaine, parfois avec beaucoup de lassitude de son existence.

Références bibliographiques

- Baumgardt, U. (1998). « Voyages à travers la littérature peule ». *Le discours de voyages : Afrique-Antilles*. sous la direction de Romuald Fonkua, Paris, Karthala, 1998.
- Chamoiseau, P. & Confiant, R. (1999). *Lettres créoles, tracées antillaises et continentales de la littérature, Haïti, Guadeloupe, Martinique, Guyane 1635-1975*. Paris, Gallimard.
- Condé, M. (1999). *Le cœur à rire et à pleurer, contes vrais de mon enfance*. Paris, R Laffont.
- Condé, M. (2012). *La vie sans fards*. Paris, JC Lattès.
- Dorcé, M. (2011). « Déconstructions de l'imaginaire de l'Afrique mythique *En attendant le bonheur* de Maryse Condé et *L'Autre qui danse* de Suzanne Dracius ». *L'Afrique noire dans les imaginaires antillais*, Sous la direction de Obed Nkuzimana, Marie-Christine Rochmann et François Naudilon, Paris, Karthala.
- Jacquay, M. C. (1984). « L'Afrique, un continent difficile, Entretien avec Maryse Condé ». Notre Librairie, Volume 75, avril-juin.
- Joumpan-Yakam, C. « Entretien avec Maryse Condé ». *Jeune Afrique* <https://www.jeuneafrique.com/232197/culture/maryse-cond-ma-relation-avec-l-afrique-s-est-fond-e-sur-un-mensonge/>, [En ligne], consulté le 19 juillet 2025.
- Knuston, A. A. (1997). Maryse Condé : créer les textes de la diaspora antillaise. *Elles écrivent des Antilles (Haïti, Guadeloupe, Martinique)*, Sous la direction de Suzanne Rinne & Joëlle Vitiello, Paris, L'Harmattan.
- Lejeune, P. (1996). *Le pacte autobiographique*. Paris, Seuil.
- Memmi, A. (1985). *Portrait du colonisé, portrait du colonisateur*. Paris, Gallimard.
- Nkuzimana, O. (2011). « Fragments d'un continent maudit et mythique, l'Afrique dans Biblique des derniers gestes de Chamoiseau ». *L'Afrique noire dans les imaginaires antillais*. Sous la direction de Obed Nkuzimana & alii, Paris, Karthala.
- Paterson, J.M. (2004). *Figures de l'Autre dans le roman québécois*. Québec, Nota Bene.
- Pfaff, F. (1993), *Entretiens avec Maryse Condé*. Paris, Karthala.
- Pierre, É. (2008). *Le caractère subversif de la femme antillaise dans un contexte (pos)colonial*. Paris, L'Harmattan.
- Plasse Bouteyre, C. « Travail de soi, travail sur soi : mémoire et reconstruction identitaire ». *Revue Interrogations ?*, N°2. La construction de l'individualité, juin 2006 [En ligne], <https://www.revue-interrogations.org/Travail-de-soi-travail-sur-soi> (Consulté le 23 juillet 2025).
- Poinsot, M. & Treiber, N. (2013). « Entretien avec Maryse Condé ». *Hommes & migrations*, 1301 / p. 182-188.
- Semujanga, J. (2024). "Une autobiographie intellectuelle de Maryse Condé : vivre et écrire." *Présence Francophone: Revue internationale de langue et de littérature*: Vol. 101: No. 1, Article 10.
- Treiber, N. (2012). « Maryse Condé, la vie sans fards », *Hommes & Migrations*, 1298.